

Fils du ciel et de la Terre

Katalin Karisson

Number 3, 2007

Tondeuses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

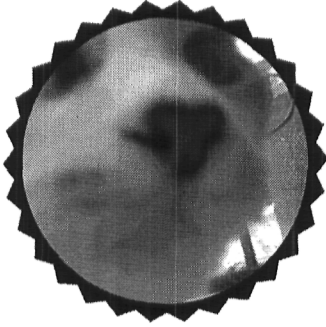
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karisson, K. (2007). Fils du ciel et de la Terre. *Biscuit Chinois*, (3), 98–109.



Katalin Karisson

Katalin est un Saguenéen belliqueux, une vraie teigne. Il aime donner des coups et en recevoir. Outrageusement prétentieux, il aspire à devenir le meilleur écrivain de tout le secteur Bagotville au Saguenay, du viaduc jusqu'au rang des crottes de fromage. On lira avec passion son étude sur *Le Caractère saguenéen*. Ou son roman fleuve, *L'Amour aux temps des bleuets*. Ne manquez pas également son recueil de poésie *Je suis une petite maison blanche*. Enfin, ses confessions dans son auto-fiction *Le Déluge intérieur*. Il prépare présentement un ouvrage qui traitera de la symbolique du bleu sur le gilet des Nordiques de Québec.

Fils du ciel et de la Terre

L'Ange de l'Éternel appela une seconde fois Abraham du ciel et dit : « Je jure par moi-même, parole de l'Éternel : parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte de ses ennemis. »

Le Sacrifice d'Abraham

Genèse 22,15

LES SOIRS D'ÉTÉ N'AVAIENT PAS DE PRIX pour Edmond Simard. Malgré les blessures et les vicissitudes de la vie, Edmond croyait qu'il y aurait toujours les soirs d'été pour faire chanter son âme, et ce jusqu'à son dernier souffle. Partir avec le camion au chalet sous le ciel étoilé d'une fin de mois de juin, une promenade au mois d'août le long des champs de maïs du beau-frère Marcel, boire un coup sous la véranda ou aller pêcher à la lanterne sur le bord d'un lac perdu, tout cela pouvait venir à bout, pensait-il, des pires vacheries que le bon Dieu serait capable d'inventer. Mais Edmond avait tort. Sous une lune claire, terriblement claire, il maudissait ce soir de mai 2006, et tous ceux qui viendraient. Les nerfs du cou comme des câbles à haute

tension et les dents serrées à se les broyer, il buvait des verres d'alcool blanc à grande lampée, regardant son gazon dans la pénombre. Il ressassait les événements.

Tout avait commencé un an plus tôt, avec la fermeture de l'usine de pâte et papier, celle qui avait pris trente-cinq années de sa vie. Ils avaient fermé le noyau de l'économie de Grande-Baie et Edmond, comme des centaines d'autres hommes, s'était vu privé de salaire et, surtout, de vie active. Au début, les choses se passèrent relativement bien. Le syndicat de l'usine laissant miroiter la possibilité d'une réouverture ou d'une nouvelle vocation pour les bâtiments, Edmond et sa femme, tout comme les autres nouveaux chômeurs, conservaient l'espoir de voir leur vie redevenir normale. Mais rien de tel ne se produisit. Tranquillement, les problèmes financiers devinrent la seule préoccupation du couple. Six mois après la vente du chalet, madame Simard fut admise d'urgence à l'hôpital. Les médecins avaient diagnostiqué un cancer du pancréas qui l'emporta dans les mois suivants. Depuis, Edmond s'était réfugié dans un mutisme presque total. Il ne fréquentait que Louis, son fils qui, lui aussi, avait travaillé toute sa vie à l'usine. Louis, désormais chômeur à l'avenir incertain, venait tous les samedis chez son père pour s'occuper du terrain et tondre le gazon. Parfois, ils prenaient une ou deux bières dans la cuisine. Ils parlaient un peu du gazon et, en de rares occasions, de cette nouvelle réalité : la misère insidieuse qui frappait même les hommes et les femmes les plus robustes de la ville. Des noms étaient cités, suivis d'un événement sombre: faillite, exil, dépression, divorce, suicide, etc. Mais ces conversations ne duraient jamais très longtemps. Louis avait tôt fait de remettre sa tondeuse dans la boîte de son camion. Il ne restait même pas pour le souper.

Seulement, ce samedi midi de mai 2006, Louis n'avait pas appelé comme à son habitude. Edmond attendit jusqu'à deux heures avant de téléphoner à son fils. Pas de réponse. À deux heures trente, il monta dans son camion et se rendit sur le Chemin des Battures où Louis s'était construit une maison trois ans auparavant. En remontant l'allée de gravier bordée de pins et de bouleaux blancs, Edmond vit qu'il y avait de la lumière dans le garage placé un peu en retrait, comme caché dans les bois. Il arrêta sec le camion, en sortit d'un pas mal assuré et se fraya un chemin dans les branches jusqu'à la porte du garage. En ouvrant, il se souvint d'un sermon du curé Lessard, il y avait de cela plus de vingt ans; il était question d'Abraham qui devait tuer Isaac, son fils. Mais ici, pas d'intervention divine, rien qu'un gros péché sale, une horreur, une erreur, une repoussante abjection. Depuis qu'il a vu, impuissant, son fils se balancer au bout d'une corde, Edmond n'a pas desserré les dents, ni relâché la tension dans ses muscles et dans ses nerfs.

En ce soir de mai, buvant machinalement, il levait le même regard abyssal vers le clair de lune qu'il avait levé plus tôt cet après-midi vers son fils avant de le descendre de cet insoutenable et absurde posture. Il passa la nuit dans la pénombre, à boire, sans jamais relâcher ses nerfs, comme si un relâchement avait signifié qu'il acceptait le monde tel qu'il était. Et cela, jamais ! C'est ainsi que, peu à peu, les soirs d'été avaient perdu toute valeur pour Edmond Simard.



Le lendemain de la mort de Louis Simard, des amis et de la parenté étaient venus offrir un soutien à Edmond. On le plaignait, on l'encourageait et, devant une si tragique

et bouleversante épreuve, on cherchait malgré tout à lui donner espoir. En un an, outre la perte d'un salaire, notre homme avait perdu les trois piliers primordiaux de son existence : son travail, sa femme et son fils unique. Cet homme, à la fois abattu et raide, comme si son corps s'était asséché, n'avait pas bougé de sa chaise sur la galerie arrière. Il avait cessé de boire mais n'avait ni lancé un œil ni touché au sandwich qu'on avait déposé devant lui. Il était plutôt indifférent à ce qui se passait autour jusqu'à ce que l'on mentionne que Pascal Munger allait venir s'occuper du terrain et tondre le gazon à la place de Louis. Subitement et à la surprise générale, Edmond se dressa comme un seul homme pour proférer ces seules paroles : « Personne ne va venir tondre mon gazon à la place de Louis ! Puis d'ailleurs, vous m'y faites penser, j'ai un gazon à tondre et je n'aime pas travailler devant le monde. Alors, je vous remercie tous pour votre aide et votre présence mais maintenant je vous demanderais de me laisser seul. » Sous les regards interloqués des gens sur place, il se dirigea lentement vers son garage au fond de la cour. Personne n'osa le contrarier et ils quittèrent en mentionnant qu'ils lui feraient des visites fréquentes afin de s'assurer que tout allait bien.

Edmond avait fermé derrière lui la porte du garage sans même se soucier du départ de la visite. Il glissa sa main le long d'une poutre, trouva l'interrupteur et alluma la lumière. Cela faisait des années qu'il n'avait pas utilisé sa vieille tondeuse à essence. Là-bas, tout au fond du garage, elle était recouverte de poussière et de toiles d'araignée. Il fallait s'ouvrir un chemin à travers un amas de boîtes et de vieilleries accumulées avec le temps. S'affairant à la tâche, Edmond empoigna une boîte qui, sitôt levée, laissa choir au sol tout son contenu. Une ribambelle de jouets d'enfant se trouvait à ses pieds. Il les fourra rapidement dans une autre

boîte et poursuivait son avancée. Mais, soudain, soupirant lourdement, il dut s'asseoir pour se reposer. Tous ces artefacts l'étourdissaient, l'épuisait psychologiquement. Il resta longuement au milieu de ce fouillis, les coudes appuyés contre les genoux et la tête dans le creux de ses mains. Après quelque temps, il se leva et retourna dans la maison pour manger le sandwich et faire une sieste.

La nuit tombée, il revint dans le garage, cette fois-ci muni de son coffre à outils et de quelques bières fraîches. Il se remit à déplacer les obstacles. Son regard se posa alors sur une petite boîte de métal décatie. Il l'ouvrit et y trouva de grandes feuilles de papier quadrillé pliées plusieurs fois de façon à ce qu'elles puissent toutes tenir à l'intérieur. Edmond les déplia lentement et les ouvrit devant lui. On y voyait plusieurs dessins, des plans et toutes sortes de notes griffonnées ici et là. Une note, cependant, détonnait. C'était l'écriture de sa femme qui recouvrait, d'une plume différente, tout le coin d'une feuille :

Edmond, si tu laisses Louis se blesser, ou pire se tuer, avec cette stupide idée de construire une maudite machine volante, c'est moi qui va t'envoyer au ciel ! En plus, surveille ta tondeuse, il serait bien capable de te la démonter pour son maudit spoutnik ! Je t'aime xxx

Louis devait avoir une dizaine d'années quand il s'était mis en tête de construire une machine volante. Habile de ses mains, il avait commencé à effrayer les Simard avec ses machines de plus en plus puissantes et sophistiquées. À douze ans, à l'aide d'un vieux moteur de tondeuse, il avait réussi à fabriquer une hélice qui le souleva à un peu plus d'un mètre du sol. Sa mère, qui le vit passer devant la fenêtre de sa cuisine, n'en crut pas ses yeux. Horrifiée, elle sortit aussitôt pour le retrouver dans la haie de cèdres qui, elle, partaient en éclats sous les coups d'hélices foudroyants d'un déchiqueteur infernal. Rouge de colère, Madame Simard

confisqua tout le matériel et ordonna à son fils d'oublier l'aventure spatiale avant l'âge de la majorité. Louis, à la fois tout ébloui par son exploit et tout tremblant à cause de la peur bleue qu'il s'était donné, se retira dans sa chambre la tête basse.

Quelques mois plus tard, Madame Simard avait trouvé les fameux plans dans la chambre de Louis. Voyant qu'il n'abandonnait pas ce projet insensé, elle les avait confisqués, griffonné ces quelques mots laissés sur la table de travail d'Edmond. Celui-ci se souvenait très bien de cet épisode. Il avait proposé à Louis de construire des maquettes mécanisées en bois de pin. Ils en avait fabriquées de toutes sortes. Même si aucune d'elles ne volait, Louis semblait heureux et pouvait ainsi satisfaire son désir de créer des objets motorisés.

Après avoir lu le petit mot ferme et affectueux griffonné par sa femme vingt ans auparavant, Edmond se leva et se mit à chercher fébrilement dans les boîtes entassées pêle-mêle. Enfin, il trouva : des bolides, des avions, des trains, des robots et même un pont-levis, tous motorisés ! En regardant ces petits chefs-d'œuvre, il se mit à sourire tendrement. Et puis à pleurer, longuement. Ses dents se desserraient et ses nerfs se calmaient peu à peu.



Vers trois heures du matin, Edmond était monté à sa chambre pour dormir. Quand les premiers rayons du soleil s'élevèrent derrière les montagnes qui entourent la baie, on le vit sortir de la maison, monter dans son camion et quitter l'entrée. Il revint deux heures plus tard. Il descendit du camion avec des outils et des paquets provenant de la quincaillerie. Après avoir tout déposé dans le garage, il se

rendit jusqu'à la maison et en rapporta un caisson duquel dépassaient quelques bouteilles d'alcool, bières et sacs de nourriture. Sous son bras, il avait roulé des feuilles de bonnes dimensions, et d'un pas ferme, il pénétra dans le dédale de son garage.

Pendant la journée, on entendit maintes fois la sonnerie du téléphone, mais jamais Edmond ne sortit pour aller répondre. Vers quatre heures de l'après-midi, deux amis et anciens employés de l'usine vinrent sonner à la porte de la maison. N'ayant pas de réponse, ils regardèrent autour d'eux, virent que le gazon n'avait pas été coupé et conclurent que c'était de mauvais augure. Ils laissèrent une note sur la porte et quittèrent lentement en regardant de gauche à droite, à la recherche d'un signe de vie. Soudain, il remarquèrent la lumière dans le garage.

Toc ! Toc ! Toc !

— Edmond, es-tu là ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ?, répondit le vieux.

— Ben...qu'est-ce que tu fais là-dedans ?

— Ça, c'est pas de vos affaires !

— Ok, mais est-ce que tout va bien ?

— Très bien, très bien, répondit-il d'un ton contrarié.

— Ok, heu...est ce que tu viens demain ?

— Quoi, demain !?, toujours plus contrarié.

— Ben, c'est la démolition de la grande cheminée.

— ...

— Edmond ?

— À quelle heure ?

— Midi pile.

— J'y serai.

Ils le saluèrent et repartirent avec leur voiture en dévalant la côte de l'Église. Edmond passa la nuit dans son garage. En bas, sur le bord de l'eau, les gars de la compagnie

de démolition finissaient l'installation de quelques tonnes d'explosifs autour du bâtiment central, celui sur lequel reposait la grande cheminée, autrefois le symbole même de la prospérité de Grande-Baie.



Il n'y a rien comme le bleu d'un ciel nordique au printemps. L'air était frais et pur. Les mouettes piquaient du nez ou longeaient d'un gracieux vol plané les berges de la baie. Midi allait bientôt sonner et une foule considérable de curieux s'était rassemblée autour de la vieille cheminée. Quand tout à coup...

— Mais... c'est quoi ça, un oiseau ?

— Non, c'est un avion... quelque chose comme ça.

— Ben non, tabarnak, c'est Edmond !

En effet, Edmond avait surgi de l'horizon aux commandes d'une étrange machine volante.

Venant d'abord du large à fleur d'eau, il avait ensuite longé la rive en prenant rapidement de l'altitude à mesure qu'il s'approchait de la foule. Celle-ci, abasourdie et sachant que midi sonnerait à tout moment, ne sachant plus où donner de la tête, regardait frénétiquement la cheminée, puis la machine volante et ainsi de suite. Mais, parvenus au point ultime, les deux spectacles se marièrent, n'en faisant qu'un seul. Edmond monta en flèche vers le soleil et, après avoir disparu quelques instants dans l'éclat de l'astre, piqua littéralement du nez dans l'axe de la cheminée. Sitôt qu'il en eut traversé la bouche, elle s'écroula et s'évanouit sur ses cendres.

Après le vacarme et la poussière, la foule, consternée, cherchait à savoir si elle avait rêvé. Il va sans dire que les discussions allèrent bon train. « Pourquoi a-t-il fait ça » ?

« Comment est-ce possible qu'il soit tombé dans la cheminée en même temps que l'explosion ? » « D'où venait cette machine ? » Tous voulaient comprendre. Des membres du syndicat ont même cherché à faire d'Edmond une sorte de martyr, alléguant que son acte tenait de l'héroïsme; qu'en agissant de la sorte, il exprimait l'inventivité et la force de caractère des gens de la région. De son côté, le patronat, ayant eu vent des manigances du syndicat et ne voulant pas que cela se retourne contre lui, fit parvenir une lettre à tous les anciens employés. On pouvait y lire que l'événement était malheureux et que jamais il n'avait souhaité qu'un tel drame puisse survenir et blablabla.

Dans ce flot de questions, de suppositions et d'allégations, un vieil homme se faisait lentement sa petite idée sur l'histoire d'Edmond. C'était le vieux Elefsson, qui habitait une petite maison rouge et blanche sur les berges du Saguenay, juste à la jonction de la baie et du fjord.



Ce jour-là, Elefsson n'avait rien manqué de l'affaire. Pour voir tomber la vieille cheminée, il s'était approché par la voie de l'eau. Toute la matinée, il s'était laissé dériver à quelque distance de la rive. Ainsi, Edmond, avant de commencer son ascension, passa tout près de lui. Elefsson, qui connaissait un brin le vieux, mit un certain temps avant de le reconnaître, et cela en raison de l'expression qu'affichait son visage. En fait, il n'avait jamais vu le vieux Edmond sous ce jour, surtout depuis la dernière année. Et, en vérité, il était... beau... radieux... Comme transfiguré...

Quelque temps après, le vieux Elefsson, assis sur sa véranda, regardait la baie d'un côté et le fjord qui disparaissait entre les montagnes de l'autre. Il buvait un alcool

ambré à petites lampées et fumait du tabac brun. La lune se reflétait à l'infini sur la surface de l'eau. Il méditait, paisible. Elefsson venait de loin. Il y a quatre générations, au milieu du 19e siècle, son ancêtre, Karl Elefsson, quitta la Norvège, traversa l'Atlantique et remonta le fjord jusque dans cette baie. Il s'y installa, y travailla et donna naissance à une toute nouvelle génération. Dans ses vieux jours, Elefsson pensait souvent à ce voyage. Il trouvait ironique que lui, sédentaire n'ayant jamais quitté cette baie, descende d'un grand voyageur aventurier. Et, des soirs comme celui-ci, il se perdait parfois dans les brumes de son grand rêve : le retour à l'origine immémoriale.

Il pensait aussi au vieux. Depuis un certain temps, son rêve se confondait avec celui du vieux Edmond. Quelle sorte de voyage ce dernier avait-il prévu ? Où allait-il ? Il avait, fort probablement, lui aussi, rêvé d'un grand retour. Puisque les ancêtres d'Edmond et lui-même n'avaient rien connu d'autre que l'usine, s'il voulait faire le voyage du retour, il fallait faire vite, car la disparition du bâtiment principal signifiait la disparition de l'origine. Voilà la conclusion à laquelle il avait dû en arriver, songeait le vieux Elefsson : « Il a voulu aller se dissoudre, se volatiliser dans ce qui fut, pour lui, son origine : cette usine au bord de l'eau. Elle n'allait pas partir sans lui ! »

Elefsson, qui pensait aux fjords de la Norvège, avait entendu entre les branches qu'on avait retrouvé dans le garage d'Edmond des plans de toutes sortes pour la construction de sa machine. Aussi, qu'on y avait trouvé des outils et des matériaux ayant servi à sa fabrication. Fort de cette information, le vieux Elefsson se rendit sur la côte de l'Église avec son pied-de-biche et sa lampe de poche. Quelques heures plus tard, il revint et déchargea des matériaux dans

sa maison. Ensuite, il transporta sa tondeuse de la remise à l'intérieur de la maison.



Un beau matin d'été, on vit s'élever des berges du Saguenay une étrange machine volante qui, une fois ayant bien pris son envol, se dirigea tout droit entre les rives escarpées du fjord. Entre ciel et terre, la machine volante, qui semblait avoir comme proue une tête de dragon, garda son cap sur la sortie du fjord jusqu'à ce qu'elle disparaisse aux yeux de tous. On ne la revit jamais.

Depuis ce jour, il se passe des choses incompréhensibles aux yeux de bien des habitants de Grande-Baie. Hommes et femmes de tous âges transforment leur tondeuse en machine volante et, sans craindre pour leur vie, s'élèvent très haut dans les airs pour ensuite s'abîmer, parfois en plein cœur de la baie, parfois dans la montagne, parfois dans un jardin ou encore dans la forêt. N'importe où. Chacun semble avoir une place qui lui revient. Ainsi, une curieuse race icarienne est née dans le fabuleux Royaume du Saguenay.